

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

—Pas un mot à dire sur sa conduite, qui est irréprochable. A Montlhéry comme à La Palud on ne m'a fait que des éloges d'elle ; elle est très estimée et très aimée de tous ceux qui la connaissent. Elle a un charmant caractère, l'intelligence très vive, une certaine instruction, des sentiments élevés.

—Mais c'est parfait !

—Seulement elle n'est pas heureuse et ne pourra rester longtemps encore à Montlhéry.

—Non, certes, elle n'y restera pas.

—Reboul a des emportements qui attristent la vie de sa fille adoptive ; il lui parle brutalement, grossièrement, et, stimulé par une servante appelée Clarisse qui le domine, il fait payer cher à la pauvre Georgette le bien qu'il lui a fait autrefois et le pain souvent arrosé de larmes qu'elle mange à présent dans sa maison.

—Quel misérable !

—Il arrivera fatalement que, dégoûtée, écartée, lasse de souffrir, Georgette décampera un beau matin.

La marchande à la toilette eut un sourire singulier.

—Vous m'avez dit que vous l'aviez vue, reprit-elle ; aussi jolie, aussi charmante qu'on vous l'a dit à La Palud ?

—Belle à ravir, madame Prudence, et gracieuse, et distinguée... une taille divine, une bouche adorable et des yeux comme on n'en voit pas, des yeux dont le regard pénètre jusqu'au fond du cœur ; avec cela un air réservé, modeste, de la candeur et une expression de douceur infinie. Une perle, madame Prudence, une vraie perle.

—De mieux en mieux, Forestier.

—Oh ! c'est une belle Espagnole, allez.

—Où l'avez-vous vue ?

—Dans l'auberge où je suis entré et où, à ce moment, elle se trouvait seule dans la salle du café, je me suis fait servir de la bière.

—Vous ne lui avez pas parlé ?

—Dame, ne lui point parler était difficile !...

—Vous avez eu tort, vous avez pu commettre quelque maladresse.

—Je ne crois pas ; d'ailleurs, je sais si peu de chose...

—Heureusement.

—Pourtant, madame Prudence...

—Forestier, dans notre intérêt à tous deux, vous ne devez rien savoir de plus que ce que vous savez. Qu'avez-vous dit à la jeune fille ? J'ai besoin de le savoir, et dites-moi bien exactement tout ce que vous lui avez dit.

—Je n'ai aucune raison de vous le cacher. Je lui ai dit que moi et une autre personne nous nous intéressions à elle.

—Vous ne m'avez pas nommée, je pense ?

—Je m'en suis bien gardé.

—Après ?

—Je lui ai appris qu'elle était née en Espagne et n'ai pas cru devoir lui cacher qu'elle s'appelait Thérèse.

—Que lui avez-vous dit encore ?

—Qu'elle appartenait à une riche famille espagnole ; que si elle avait été abandonnée toute jeune, à peine âgée de deux ans, c'est que des ennemis avaient voulu se débarrasser d'elle, afin de s'emparer de son héritage.

La marchande à la toilette était agitée, fronçait les sourcils, mordillait ses lèvres.

—Continuez, dit elle.

—Eufin, j'ai cru pouvoir lui dire que, bientôt, on lui ferait rendre son héritage et qu'elle connaîtrait alors le nom de son père et celui des misérables dont elle avait été l'innocente victime.

—C'était trop, Forestier, beaucoup trop ; vous avez été maladroit.

—Je ne pouvais pas supposer qu'en lui apprenant cela, ça vous gênerait dans vos combinaisons.

—Est-ce tout ce que vous lui avez dit ?

—Que pouvais-je lui dire de plus, n'en sachant pas davantage.

—C'est fort heureux, car avec votre langue vous auriez pu détruire certains de mes projets. Mais vous n'en avez pas moins fortement troublé l'imagination de notre jeune fille ; vous lui avez mis dans la tête des idées de grandeur.

—En quoi cela pourrait-il nuire à vos projets ?

—Vous ne me comprenez pas, dit-elle d'un ton sec, vous ne pouvez pas me comprendre.

—C'est vrai, puisque je ne sais absolument rien de ce que vous voulez faire. Mais rassurez-vous, madame Prudence, j'ai si peu troublé l'imagination de Mlle Georgette, si peu mis dans sa tête des idées de grandeur, qu'elle m'a écouté très froidement, je pourrais dire avec indifférence. Je suis tenté de croire qu'elle n'a pas pris mes paroles au sérieux. Elle n'a pas la moindre ambition, elle ne tient nullement à être riche, —elle me l'a nettement déclaré, —et son nom de Georgette lui suffit, je n'ai qu'une crainte, madame Prudence, c'est qu'elle ne se refuse à faire valoir ses droits pour rentrer en possession de la fortune dont on l'a dépouillée.

—Allons donc !

—C'est comme je vous le dis, madame Prudence. Toutes les jeunes filles ont leurs idées, et cette petite Georgette a les siennes.

—Vous prétendez qu'elle n'est pas heureuse auprès de son père adoptif ?

—Pas heureuse du tout ; mais elle espère un sort meilleur.

—Eh bien, alors ?

—Mlle Georgette a son rêve, et ce qu'elle rêve, ce ne sont pas des châteaux en Espagne.

—Que rêve-t-elle donc ?

—Ce que rêvent toutes les jeunes filles, madame Prudence, un mari.

La mère de Paul ne put s'empêcher de tressaillir.

—Apprenez donc, continua Forestier, que Mlle Georgette aime un jeune homme dont elle est aimée, m'a-t-on dit, et qui l'épousera si, comme on le croit, ses intentions sont honnêtes.

—Ah ! fit la marchande à la toilette, devenue très pâle.

—Jamais cela, jamais ! s'écria Mme Prudence avec une sorte de violence et un éclair sombre dans le regard.

—C'est, selon moi, ce qui doit arriver ; mais si vous pouvez l'empêcher...

—Oui, oui, je l'empêcherai ! prononça-t-elle sourdement.

—Alors, n'attendez pas trop à vous mêler de cette affaire.

—Qui est-il cet amoureux, ce séducteur, ce don Juan de Montlhéry ?

—Il n'est pas de Montlhéry, mais de Paris.

—Comment a-t-il connu la jeune fille ? Le savez-vous ?

—Ce garçon, une espèce de rapin, est venu à Montlhéry pour dessiner des vues, des paysages ; il a rencontré Georgette, a dû se dire : "Mâin, la belle fille !" et il a pris une chambre à l'hôtel du "Faisan doré," afin de faire plus facilement sa cour.

—Alors, il demeure à l'auberge ?

—Non, il n'y vient que de temps à autre.

—Et vous dites que c'est un artiste ?

—Oh ! un artiste si l'on veut ; il n'est sans doute qu'un de ces amateurs que l'on rencontre armés de tout l'attirail des artistes, toujours sur le point de produire un chef-d'œuvre, mais qui ne produisent jamais rien.

—Mais son nom, dites-moi donc son nom ! s'écria-t-elle.

—Son nom, vais-je me le rappeler ? Oui, oui, il se nomme Lebran, Paul Lebran.

—Hein ! vous dites ?...

—Je dis que le garçon en question se nomme Paul Lebran.

La marchande à la toilette resta un instant comme hébétée, n'en pouvant croire ses oreilles. Toutefois, elle eut la force de se contenir ; seul le rayonnement de son regard trahissait la satisfaction, la joie qu'elle éprouvait. Ah ! comme le hasard faisait bien les choses ! A son tour, elle pouvait dire comme Forestier :

"Tout arrive comme si je l'avais commandé."

Devant elle les plus grosses difficultés s'aplanissaient ; maintenant les choses allaient marcher d'elles-mêmes ; elle n'avait plus qu'à diriger les événements.

—Quel changement ! se disait Forestier en regardant son alliée avec une sorte de stupefaction ; tout à l'heure elle était furieuse, la voici à présent toute rayonnante ; c'est drôle, oui, très drôle. Quelle femme étonnante. Une véritable énigme.

—Ainsi, reprit elle ce beau séducteur se nomme Paul Lebran ?

—Oui, et vous ne paraissez pas le craindre beaucoup.

—Quand vous m'avez parlé de cet amoureux, Forestier, ma première impression a été mauvaise ; mais j'ai réfléchi et me suis dit que peut-être ce jeune homme pourrait servir mes projets.

—Vous le connaissez ?

—Non, mais je ferai sa connaissance.

—Je ne comprends pas, dit-il.

—Encore une fois, vous n'avez pas besoin de comprendre.

—Alors je n'ai qu'à m'incliner, mais je peux vous dire, madame Prudence, que vous êtes une femme bien étrange.

—Je le sais, Forestier.

—Pourtant, madame Prudence...

—Eh bien ?

—Ne puis-je savoir au moins quelque chose de ce que vous avez l'intention de faire ?

—Mais je ne le sais pas encore moi-même.

—Quel rôle allez-vous me donner à jouer ?

—Aucun.

—Alors je n'aurai rien à faire ?

—Rien.

—La besogne ne sera pas difficile ; mais rien, ce n'est guère.

—C'est assez.

—Vous m'annulez.

—Non, je vous réserve ; il peut venir un moment où j'aurai besoin de vous. Quant à présent, laissez-moi faire, je garde l'entière direction de l'entreprise, et cela, je vous le dis encore, dans notre intérêt à tous deux. Par exemple, ce que j'ai surtout à vous recommander, c'est de garder le silence